NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

50 N° 7 1923

La crise religieuse d'Ernest Renan

R. LANGE

p. 348 - 363

https://www.nrt.be/fr/articles/la-crise-religieuse-d-ernest-renan-3115

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La crise religieuse d'Ernest Renan

Le 28 février dernier amenait le centenaire de la naissance d'Ernest Renan. Ce fut l'occasion de quelques cérémonies publiques et de nombreux articles de revue. Nous n'avons pas l'intention de signaler ici les enseignements, d'ailleurs très suggestifs, qui s'en dégagent, ni d'insister sur la modération visiblement réservée que gardèrent partout les éloges des hommes réfléchis. Nous voudrions simplement revenir, en ces quelques pages, sur la crise religieuse de Renan.

On en connaît le cadre historique fort simple. Ernest Renan commence au petit séminaire de Tréguier ses études latines. Après de brillants succès en troisième, il est reçu comme boursier, à la demande de sa sœur Henriette, au séminaire Saint-Nicolas du Chardonnet, à Paris. En 1841, sa rhétorique achevée, il entre à Issy où les prêtres de Saint-Sulpice enseignaient la philosophie aux séminaristes parisiens; deux ans plus tard, il commence sa théologie à Saint-Sulpice. Il ne l'achèvera pas; aux premiers jours de la troisième année, il descendait, « pour ne plus les remonter en soutane, les marches du séminaire » (1). C'était le 6 octobre 1845; Renan n'avait pas 23 ans. Vingt-cinq jours plus tard il écrit à sa sœur qu'il se sent entièrement calme.

(1) Nous mettons entre guillemets, au cours de ces pages, tous les passages tirés des écrits de Renan.

« Mon éloignement de l'orthodoxie, qui aura exercé l'influence la plus décisive sur ma vie extérieure, en aura eu fort peu sur tout mon système intérieur. Je l'apprécie comme un changement d'opinion sur un point historique important. » L'on entendra sans doute encore parfois les vains soupirs de sa religiosité sentimentale; mais le vrai Renan est ailleurs : « La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts ».

Que s'est-il donc passé pendant ces années d'études, et quel est le drame intérieur qui se joua sous l'apparente uniformité du travail quotidien? S'il fallait en croire les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1), ce serait en théologie qu'il aurait vu s'affaiblir, puis disparaître, sa vocation sacerdotale avec la foi de son enfance, et la critique historique serait seule responsable du désastre. Mais il suffit de lire entre les lignes pour constater dans ce récit même, dont l'allure est nettement apologétique, qu'au séminaire d'Issy déjà la foi de Renan est mortellement atteinte. Aucune des thèses fondamentales de la philosophie catholique ne lui paraît prouvée et il se bâtit à lui-même un système métaphysique imprécis où la création et le surnaturel n'ont pas de place. C'était là l'hétérodoxie même, il le reconnaît, mais il n'en tirait pas la conséquence. Cependant lorsque son professeur, un soir, lui reprochera de *n'être pas chrétien*, Renan se gardera de le contredire; de suite il fera rayer son nom de la liste de ceux qui peu après devaient recevoir la tonsure, et dévoré déjà d'inquiétudes manifestes il se rejettera sur Pascal : « Dieu s'est servi de cet homme pour me conserver la foi; sans lui je ne l'aurais plus depuis plus de six mois ».

La thèse, chère à Renan, s'écroule plus encore lorsqu'on

(1) Petit volume de 400 pages, que Renan écrivit à soixante ans dans la demi-griserie de l'admiration qui l'entourait.

parcourt les lettres qu'il écrivit pendant ses années de séminaire, et spécialement les *Lettres intimes* (1) échangées entre sa sœur Henriette, la petite préceptrice rationaliste, et lui. Le 23 mars 1842, il n'a parcouru que six mois de formation philosophique et déjà se complaît à remarquer que même sur les points fondamentaux « on y sort rarement du monde des hypothèses ». Dans la suite ses doutes, sans jamais passer sur le terrain de la critique historique, se précisent, s'agglomèrent, et lorsque Henriette l'y aura suffisamment poussé, Ernest Renan se décidera au geste définitif. A ce moment, ses projets d'avenir se résumeront à s'engager entièrement dans les études de *philosophie* — et c'est un nouveau détail qui a son intérêt.

Puisque la lecture attentive des *Souvenirs* fait voir la fausseté de la thèse qu'ils défendent, puisque les *Lettres* aboutissent au même résultat, il est bien permis de ne pas suivre en ce point ceux qui font trop grand cas de ce petit volume. Renan d'ailleurs y invitait le lecteur à la prudence : « On ne saurait faire sa propre biographie comme on fait celle des autres. Ce qu'on dit de soi est toujours poésie! » Et quelle valeur historique peuvent présenter, du reste, des pages adressées au grand public anonyme par celui qui écrivait : « Sauf le petit nombre de personnes avec lesquelles je me reconnais une fraternité intellectuelle, je dis à chacun ce que je suppose devoir lui faire plaisir » (2).

Avoir affaire à une sincérité aussi spéciale embarrasse

(1) Autre volume de 400 pages, publié après la mort de Renan ; il contient uniquement la correspondance échangée entre la sœur et le frère pendant les années de crise. — (2) On sait d'ailleurs que Renan dota la morale de la théorie inattendue des sincérités « successives » ou « graduées ». Dans les débuts, ce n'était qu'enfantillage : « Je ne feins rien ; seulement je ne dis pas tout ». Mais plus tard, ce fut bien autre chose : « Je mentais assez souvent, non par intérêt, mais par bonté, par dédain, par la fausse idée qui me porte toujours à présenter les choses à chacun comme il peut les comprendre ».

singulièrement celui qui essaie de retracer la physionomie de la crise religieuse chez Renan. Et ce n'était déjà pas chose aisée d'harmoniser des impressions toujours si imperceptiblement nuancées, de découvrir une logique interne entre des états d'âmes si disparates qui parfois se juxtaposent. A vouloir fixer dans une formule cette pensée fuyante, à vouloir schématiser ce caractère sinueux, on les fausse nécessairement un peu. Nous tâcherons du moins de les déformer de la sorte aussi peu que possible.

Un mot très bref des agents extérieurs qui ont exercé sur Renan une influence visible. En toute première ligne, vient sa sœur Henriette, il en convient. Son action fut d'ordre volontaire plus que d'ordre intellectuel. Elle le soutient, l'entraîne, en fixant ses doutes, les avivant; rarement elle en suggère de nouveaux. C'est bien cet appui moral que Renan attend d'elle : « Tu me soutiendras, n'est-ce pas, Henriette, au moins en m'assurant que tu m'aimes » et c'est ce qu'elle lui accorde : « Mon pauvre petit enfant... appuie-toi sur mon esprit et sur mon cœur ! »

Il faut parler aussi — et ceci est à l'excuse de Renan — de sa première éducation religieuse, qui semble avoir été toute superficielle et routinière, et de l'enseignement supérieur qu'il reçut. Renan paraît bien n'avoir pas trouvé dans ses années de séminaire cette doctrine solide, profonde, à laquelle il avait le droit de s'attendre. Il n'aura pas rencontré parmi ses professeurs — nous reparlerons toutefois de l'abbé Le Hir — un homme vraiment supérieur, un esprit viril, vigoureux, sincère, respectant également le domaine souverain de la foi et les privilèges légitimes de la raison, tâchant positivement à montrer combien les conclusions les plus satisfaisantes pour celle-ci retrouvent les adhésions irréformables de celle-là. Qu'il n'ait pas croisé cet homme, c'est pour Renan une circonstance singulièrement atténuante, et nous laisserons à Dieu seul de peser sur ce point les diverses culpabilités.

Mais à l'intérieu même de l'âme, comment les difficultés naquirent-elles chez Renan? Comment se firent-elles si violentes qu'il n'en put pas triompher?

Il y a tout d'abord en lui un très grand orgueil. Étudiant, il se croit d'une autre race intellectuelle que ses compagnons. Son rêve est de devenir le « Jupiter Olympien, cet homme supérieur qui juge tout et qui n'est jugé par personne ». Au terme de sa carrière, il écrira : « J'ai pu, seul de mon siècle, comprendre Jésus-Christ et François d'Assise... Désormais je n'apprendrai plus grand chose; je vois bien à peu près ce que l'esprit humain, au moment actuel de son développement, peut apercevoir de la vérité ». Et qu'on ne lui oppose pas les esprits supérieurs qui de tout temps se rangèrent dans le camp catholique; un mot dédaigneux suffit à récuser leur témoignage : Ces gens-là n'ont pas l'esprit critique.

Un autre trait de son tempérament est l'insuffisante vigueur de son esprit, son peu de profondeur aussi. Il est moins un penseur qu'un émotif, un impressionnable. Le dogme et la métaphysique n'ont prise que sur la surface de son âme romantique et n'y peuvent former qu'une conviction toute passive. L'objection (1) ne provoque pas chez lui ce fécond travail de pensée jusqu'à ce que la vérité se soit de nouveau lumineusement fait jour; au contraire, il sait en rester à une impression intellectuelle partagée, à une conviction irrémédiablement entamée. Ne connaissant pas l'art viril de réagir personnellement pour dissiper toute obscurité, il ignore aussi l'humble recours aux lumières d'autrui, « car les autres

(1) Et Dieu sait s'il est sympathique à l'objection ! Dans ses livres de cours, il va droit aux « solvuntur objecta » dont un bon esprit, dit-il, fait son profit comme il lui plaît. Par avance, il répugne à ce qu'on veut lui enseigner. « Pour moi, quand on nie ces dogmes fondamentaux, j'ai envie d'y croire; quand on les affirme autrement qu'en beaux vers, je suis pris d'un doute invincible; j'ai peur qu'on en soit trop sûr ».

pourraient avoir raison, me pousser à bout, et je me sens assez faible pour n'avoir pas la force d'y céder. Or c'est un triste rôle que de soutenir des absurdités pour ne pas s'avouer vaincu ». Il dut parfois jouer ce triste rôle ayant eu « la sottise de disputer avec M. Le Hir » ; s'entêter contre raison, c'était alors le seul moyen d'éviter la cuisante douleur « de voir crouler le château de mes pensées ». Cette méthode et cette mentalité aboutirent vite à un dilettantisme sceptique, poussé à bout, jusqu'à affranchir de la contradiction qui devient même « un signe de vérité ». « Le résultat final, c'est encore que le plus grand des sages a été l'Ecclésiaste quand il représente le monde livré aux disputes des hommes pour qu'ils n'y comprennent rien depuis un bout jusqu'à l'autre ». Non pas que le passé de certitude et de foi soit parfaitement mort et dorme éternellement dans son linceul de pourpre ! « A notre insu c'est souvent à ces formules rebutées de la vieille croyance que nous devons les restes de notre vertu. Nous vivons d'une ombre, du parfum d'un vase vide ; après nous, on vivra de l'ombre d'une ombre ; je crains par moments que ce ne soit un peu léger ! »

Dans ces conditions le drame intérieur était inévitable. Devant ce dilettantisme sceptique, un obstacle formidable allait se dresser : la foi, la foi qui ne permet pas de « caresser sans fin sa petite pensée », la foi qui impose des adhésions irréformables.

Et qu'était, en Renan, cette foi, au moment où il entrait au séminaire ? C'était celle que l'enfant avait puisée au milieu familial chrétien, mais elle semble avoir été toute d'habitude et de routine, extérieure et presque subie du dehors. Assurément elle eût pu subsister, devenir plus mûre et plus personnelle à l'épreuve de la vie, comme il était advenu sans doute de ses ancêtres bretons, si le jeune Ernest avait, comme eux, monté commerce ou parcouru les mers ; et soixante ans plus tard l'Église eût accompagné de ses prières le cercueil

d'un bon, d'un honnête, d'un humble serviteur de Dieu. Mais, au contraire, amené vers la carrière sacerdotale, Renan fut forcé de scruter âprement le problème religieux, d'accepter sans réserve un contenu dogmatique, de proclamer l'humilité de l'acte de foi et de reconnaître une dépendance matérielle et intellectuelle vis-à-vis de l'autorité ecclésiastique. Ce fut une erreur irréparable, car de vocation sacerdotale il est plus clair que le jour que Renan n'en eut jamais aucune. Il est le premier à le reconnaître. Sa prétendue vocation, elle lui vint comme à son insu, fruit *fatal* de l'éducation *prématurément sacerdotale* qu'il avait reçue. « Il était *inévitable* que je me *crusse* destiné à être prêtre. Cette pensée ne fut pas le résultat d'une réflexion. La possibilité d'une carrière profane ne me vint même pas à l'esprit. J'étais né prêtre *a priori*. Le seul fait que je réussissais dans mes classes en était un indice ». Et d'ailleurs pour se faire prêtre, il ne suffit pas qu'on n'ait aucun désir de devenir épicier, droguiste, notaire ou chef de gare; une volonté positive, supérieure, la volonté de faire le bien, de se dévouer à l'œuvre de Dieu est indispensable. Qu'on en cherche une trace dans les lettres du jeune séminariste, et l'on ne trouvera que ce mot de consolation à sa vieille maman esseulée : « C'est pour Dieu, c'est pour sa gloire que je vous ai quittée », phrase dont l'expression même, classique et stéréotypée, fait songer à un genre de psittacisme assez commun à cet âge (1). Et quand il renonce à la carrière ecclésiastique passivement embrassée, que regrette-t-il? « Tout me souriait si bien dans cette voie; et maman eût été si contente, et moi si tranquille! »

Telle semble donc avoir été la psychologie intime de la crise religieuse de Renan : son illusoire vocation sacerdotale

(1) Un peu comme, à la lointaine prévision de la mort, il arrivera encore à Renan, complètement incrédule, d'écrire : « Que la volonté de Dieu soit faite! »

le mit en demeure d'examiner à fond la vérité catholique, et comme il n'y avait pas en lui de foi bien agissante ni bien trempée, qu'au contraire l'orgueil l'éloignait d'avance de toute docilité surnaturelle dont aucune métaphysique sérieuse ne lui avait au préalable établi la légitimité, il était presque fatal que, devant l'intransigeance assurée du dogmatisme religieux, son esprit fuyant se rebutât définitivement.

C'est ce qui arriva. Mais quel fut le champ de ce combat contre la foi, c'est ce qu'il reste à préciser.

L'on a toujours dit, suivant en cela Renan lui-même, que la femme fut absolument innocente de son retour à l'état laïc. Sans doute en 1845 le cœur du séminariste théologien n'était obsédé d'aucune vision précise, individuelle, et nulle part ne se cachait en Bretagne une jeune fille dont il regrettât l'éloignement. Mais peut-être veut-on dire plus, et par exemple que par tempérament Renan devait accepter sans l'ombre d'un regret le célibat ecclésiastique si bien que la perspective de la chasteté perpétuelle n'aurait été pour rien, *pour rien*, dans l'éclosion de ses doutes. Il est permis d'avoir assurément l'impression contraire. Pour ma part, je revois l'enfant qui se plaît seulement parmi les petites filles; qui, à douze ans, s'éprend si vivement de la gentille Noémi. Entièrement privé, par une destination ecclésiastique subie du dehors, de toute liberté dans ce sens, je le vois reporter toute sa puissance d'affection féminine sur sa mère, et plus encore sur sa sœur à laquelle il la manifeste avec une véhémence parfois maladive, et toujours avec une sujétion sans virilité. Je l'entends dans la suite de sa carrière badiner étrangement sur ce brûlant sujet de la femme, de la volupté; c'est chaque fois pour laisser l'impression d'une âme profondément efféminée... Et devant un tempérament si peu sacerdotal, et si peu chrétien, je me demande si vraiment, de 1841 à 1845, aucun regret, aucune tristesse n'assombrit jamais le front du

séminariste adolescent. Ceci n'est qu'une suggestion (1).

Voici par contre une certitude. Le point de départ des difficultés religieuses chez Renan, c'est l'insuffisante vigueur de son esprit qui répugne aux conclusions définitives, comme son orgueil n'accepte aucun enseignement imposé du dehors. D'une part, la docilité lui apparaît comme un défaut irrémédiable d'esprit critique, et ce qu'il redoute par dessus tout « c'est l'autorité ecclésiastique, les engagements que l'on prend, surtout pour l'esprit et pour la pensée ». D'autre part, à un ami qui approche des saints ordres, il écrira : Vous sentez-vous « capable de jurer de vous-même que vous ne changerez d'avis à aucune époque de votre existence? Songez-y! Jurer de l'avenir de sa pensée! » Double préjugé philosophique, on le voit : jamais l'esprit humain n'arrive à la connaissance absolue, irréformable, d'aucune vérité; jamais

(1) Qu'on nous comprenne bien. Nous ne voudrions même pas insinuer que Renan ait eu quelque acte coupable à se reprocher, dès le séminaire, en matière de chasteté. Cette affirmation gratuite ne serait pas honnête, car on n'en pourrait faire la preuve historique. Mais autre chose est d'affirmer aussi que, dans la froide sévérité de sa cellule, le séminariste sentimental n'ait pas ressenti parfois la rigueur de certain joug que des âmes plus viriles et plus désintéressées acceptent seules en toute joie. Renan n'était pas bâti de cette sorte. Il ne faut pas oublier qu'à côté de ses ouvrages savants il a publié ensuite des œuvres moins propres, son « *Abbesse de Jouarre* » par exemple. Et d'ailleurs qui précisera exactement ce qui se cache sous ces lignes des *Souvenirs* :

« Mes idées cléricales m'ont encore bien plus dominé en tout ce qui touche à la règle des mœurs.... Plus tard je vis bien la vanité de cette vertu comme de toutes les autres; je reconnus en particulier que la nature ne tient pas du tout à ce que l'homme soit chaste. Je n'en persistai pas moins, *par convenance,* dans la vie que j'avais choisie et je m'imposai les mœurs d'un pasteur protestant.... Les femmes, en général, ont compris ce que ma réserve affectueuse renfermait de respect et de sympathie pour elles. En somme j'ai été aimé des quatre femmes dont il m'importait le plus d'être aimé, ma mère, ma sœur, ma femme et ma fille. Ma part a été bonne et ne me sera pas enlevée : car je m'imagine souvent que les jugements qui seront portés sur chacun de nous, dans la vallée de Josaphat, ne seront autres que les jugements des femmes, contresignés par l'Éternel ».

non plus ne sera déléguée près des hommes une autorité infaillible, proclamatrice de vérité. Nulle part Renan ne s'essaie à démontrer ces deux principes : ils sont pour lui comme un acte de foi préalable, comme la charte intangible des privilèges de la raison.

Or l'examen de la religion catholique va venir s'y buter en trois domaines : en philosophie, en apologétique, en exégèse.

En philosophie d'abord. La profession catholique en effet, et même la simple foi chrétienne, exige au moins l'acceptation sans condition de certaines thèses fondamentales : existence de Dieu, spiritualité de l'âme, liberté morale... On n'est chrétien qu'à ce prix. Renan veut bien le rester, si ces thèses se prouvent en raison; mais sa philosophie à lui ne sort pas ainsi du monde des hypothèses, ou si, se trahissant lui-même, il bâtit un système métaphysique à sa façon, les uns y voient un panthéisme immanent, les autres un matérialisme absolu, mais personne en tout cas n'y reconnaît de vrai déisme, ni de vrai spiritualisme. Nous avons le droit d'en conclure que, dès la fin de sa philosophie, et donc avant toute critique de textes, objectivement Renan n'a plus la foi puisqu'il nie délibérément des vérités naturelles qui sont aussi des dogmes de foi. Sans doute ses gestes extérieurs restent ceux d'un chrétien! Mais qu'est-ce que cela prouve? Deux mois après l'abandon de la soutane, dans une lettre où presque avec joie il ne se reconnaît plus l'ombre d'une foi, il ajoute qu'il se confesse encore chaque semaine à l'abbé Le Hir, parce que, dit-il, « je l'aime à la folie ». Ah! n'attachons pas trop d'importance à des états psychologiques qui ne sont restés obscurs, mêlés, que parce que celui qui les vivait n'eut pas le courage d'y porter le regard clair de la sincérité.

C'est en apologétique que la crise religieuse se poursuivit. Et cependant Renan se déclarait prêt à croire « toutes ces petites choses » si vraiment elles étaient révélées.

« Prouvez-le ; là est mon fort ! » Un homme de bonne volonté s'y essaya, pour s'entendre finalement répliquer avec une vivacité exceptionnelle : « Non, non, non ! Vous ne croyez pas que Jésus est Dieu. Vous êtes trop intelligent pour cela ! » Ici encore Renan est prémuni, réfractaire à toute argumentation, ligoté qu'il est par un préjugé philosophique indéracinable. L'on n'a pas l'esprit critique, selon lui, — et Dieu sait s'il prétend l'avoir ! — si l'on ne ressent, préalablement à toute étude, une répugnance intellectuelle pour le surnaturel. Il va plus loin, et le voici qui dogmatise : « Le principe de la critique est que le miracle n'a pas de place dans le tissu des choses humaines ». Et sur la preuve de cette thèse il s'illusionne étrangement ; « elle n'est pas la conclusion d'un système philosophique ; c'est tout simplement un fait d'observation : on n'a jamais constaté de faits miraculeux ». C'est vite dit. Et qu'est-ce que cela prouve ? Qu'il n'y ait pas eu de miracle, il n'en suivrait pas encore que celui-ci fût une impossibilité. Il n'est tel que parce que Renan l'a préalablement décrété, identifiant quelque part *le miracle* et l'*irrationnel*, et posant que le seul christianisme acceptable serait celui « qui se confondrait, *bien entendu*, avec la raison pure ». Attitude d'esprit moins nécessaire qu'il ne veut bien le dire. Plus tard il en fera l'inconscient aveu dans une prière étrange de vieil incroyant : « O Père céleste, j'ignore ce que tu nous réserves. Cette foi que tu ne nous permets pas d'effacer de nos cœurs est-elle une consolation que tu as ménagée pour nous rendre supportable notre destinée fragile ? Est-ce là une bienfaisante illusion que ta pitié a savamment combinée, ou bien un instinct profond, une révélation qui suffit à ceux qui en sont dignes ? Est-ce le désespoir qui a raison et la vérité serait-elle triste ? Tu n'as pas voulu que ces doutes reçussent une claire réponse, afin que la foi au bien ne restât pas sans mérite et que la vertu ne fût pas un calcul. Une claire révélation eût assimilé l'âme noble à l'âme

vulgaire ; l'évidence en pareille matière eût été une atteinte à notre liberté ; c'est de nos dispositions intérieures que tu as voulu faire dépendre notre foi. Sois béni pour ton mystère, béni pour t'être caché, béni pour avoir réservé la pleine liberté de nos cœurs ».

Mais Renan avait préféré être l'âme vulgaire que l'âme noble ; il ne sut pas se préciser la portée exacte de l'apologétique et que sa méthode n'a pas le droit d'être purement rationaliste ; notons-le, la véritable cause en est de nouveau un préjugé d'ordre strictement philosophique : l'aversion préalable du surnaturel ; il n'en est aucun peut-être de plus dangereux et de moins légitime.

Enfin le dernier terrain où la foi de Renan se rencontra avec son rationalisme, c'est celui de l'exégèse. Dans ce qui précède on aura vu que la thèse des *Souvenirs* est évidemment fausse : la critique biblique n'est pas seule responsable de l'apostasie de Renan. Elle n'en est pas non plus le principal auteur, ni même un indispensable coopérateur. Il est bon de remarquer, en effet, que pour amener son frère à l'acte décisif, Henriette ne lui parla jamais des obscurités de l'exégèse ; elle les ignore d'ailleurs, car pas une seule fois les confidences fraternelles, qui cependant n'évitaient pas les sujets les plus arides, ne se sont aventurées dans ce domaine. Mais, d'autre part, il serait injuste de dire que le rôle attribué par le Renan sexagénaire à la critique biblique ait été inventé de toutes pièces pour les besoins d'une cause chère. Dans une lettre de 1845, il se plaint en effet « de l'entière impossibilité de l'explication orthodoxe de la Bible ». C'est un témoignage formel en faveur de sa thèse, et nous ne pouvons le récuser plus qu'un autre. Nous dirons donc que les opacités de l'exégèse lui furent une raison *de plus* d'abandonner sa foi, et qu'il fut spécialement heureux de les découvrir à cause de leur précision scientifique, de leur apparente rigueur, moins attaquable que les exigences

philosophiques sur lesquelles il s'était appuyé jusqu'alors.

Et quelles étaient ces difficultés exégétiques? D'une part des propositions d'ordre historique (composition humaine de certains livres inspirés, leur inauthenticité littéraire, leur non-historicité) sont établies pour Renan avec une certitude telle qu'il y jouerait sa vie même. D'autre part la thèse catholique traditionnelle enseigne tout l'opposé, et ses professeurs la lui donnent pour obligatoire dans l'Église; ce n'est pas de leur faute, dit-il, si ces thèses inadmissibles sont « *de fide* ».

Mais, tout d'abord, n'est-il pas étrange que Renan soit arrivé à établir ses propositions, à lui, avec une évidence si invincible qu'il dût passer outre au magistère de l'Église malgré l'infaillibilité qu'il lui prêtait encore? Vraiment ce n'est plus ici l'adversaire irréductible des systèmes définitifs et des vérités intangibles. D'autre part, il lui est aisé d'affirmer que ses professeurs donnaient pour définies les thèses opposées; ceux-ci ne le pouvaient faire qu'en citant un document authentique du magistère. Que Renan nous renvoie donc à ce document! Il s'en garde bien. Malheureusement pour lui, le cours de son professeur, l'abbé Le Hir, a été imprimé : les propositions incriminées s'y trouvent en effet, mais loin d'être proposées comme obligatoires, ou comme définies, elles sont au contraire longuement étayées d'arguments historiques, dont Renan pouvait à bon droit contester la valeur, mais ceci ne tirait plus à conséquence. Du reste aujourd'hui certains catholiques admettent telle ou telle position que jadis préconisait Renan, et ne se sentent pas plus embarrassés dans leur foi qu'il n'aurait dû l'être lui-même, car l'Église n'avait sur tous ces points jamais rien défini. Sans doute les professeurs de Saint-Sulpice en 1843 auront trop insisté sur l'attachement aux thèses traditionnelles; en toute matière elles méritent le respect et l'on ne peut s'en écarter qu'avec prudence, mais on ne doit pas non plus les embrasser aveuglément. Peut-être ne s'est-il trouvé

personne pour conseiller à Renan cette attitude, si éminemment catholique, de soumission et de liberté; mais on conçoit malaisément que son esprit n'y soit pas venu de lui-même et qu'il ait préféré, si vite, renoncer entièrement à sa foi.

D'ailleurs il avait tout contre lui une réponse vivante à ses doutes prétendument invincibles : c'était cet abbé Le Hir, dont il reconnaît tenir lui-même toute sa science. De l'aveu de Renan ce professeur respecté avait vu toutes les objections du rationalisme sans y faire une concession. Renan lui a-t-il confié les siennes? Comment l'abbé répondit-il? Nous n'en savons rien; mais si le disciple ne put amener le maître à modifier son enseignement, la raison en est fort simple : « M. Le Hir était un savant et un saint... Au fond, il ne lui manqua que ce qui l'eût fait cesser d'être catholique : la critique. Je dis mal; il avait la critique très exercée en tout ce qui ne tient pas à la foi; mais la foi avait pour lui un tel coefficient de certitude que rien ne pouvait la contrebalancer ». Ces lignes dissimulent maladroitement un nouvel aphorisme renanien : « La première condition de l'esprit scientifique est de n'avoir [à la différence de l'abbé Le Hir] aucune foi préalable » ; nouveau préjugé philosophique dont Renan s'est gardé de rédiger la preuve.

Et dès lors ne faut-il pas conclure qu'Ernest Renan eût été plus objectif historien s'il eût renversé tout simplement cette phrase de ses « *Souvenirs* » : « Ma foi a été détruite par la critique biblique, non par la philosophie » ?

Ces pages seraient-elles trop sévères pour celui dont elles voulaient analyser une crise intérieure douloureuse? Dans l'œuvre si nuancée, si insaisissable de Renan, a-t-on su découvrir de ci de là l'instant de recherche sincère, de prière humble, de regret douloureux où le bon Dieu, Lui, aura peut-être trouvé fondement à la grâce du repentir? Fallait-il considérer de la sorte en froide raison cette œuvre

renanienne dans laquelle certains ne voient qu' « un instant de la sensibilité française » ? Et quel paradoxe déjà que soient jugés ainsi les écrits d'un homme qui se disait éminemment critique !

Mais la sévérité a son excuse, car les livres de Renan ont été et sont encore si nuisibles par leur scepticisme satisfait, par leur dilettantisme souriant. Il est tant d'âmes que la vérité offusque par sa lenteur sévère à se livrer tout entière, ou par ses exigences morales ultérieures. Si dans ces âmes la soif du vrai n'est pas souveraine, Renan les perdra. Ecoutez-le dire, dans sa vieillesse : « Quand on s'est donné bien du mal pour trouver la vérité, il en coûte d'avouer que ce sont les frivoles, ceux qui sont bien résolus à ne lire jamais saint Augustin ni saint Thomas d'Aquin, qui sont les vrais sages ». Ce qui ne l'empêche pas d'écrire aussi : « Tout pesé, si j'avais à recommencer ma vie avec le droit d'y faire des ratures, je n'y changerais rien... Mon expérience de la vie a été fort douce; aussi sans savoir au juste qui je dois remercier, pourtant je remercie... Je n'aurai en disant adieu à la vie qu'à remercier la cause de tout bien de la charmante promenade qu'il m'a été donné de faire à travers la réalité ».

Les vérités les plus terribles n'ont plus prise sur lui. « Je reçois plusieurs fois par an une lettre anonyme, toujours de la même écriture : « Si pourtant il y avait un enfer! » Sûrement la personne pieuse qui m'écrit cela veut le salut de mon âme et je la remercie. Mais l'enfer est une hypothèse bien peu conforme à ce que nous savons par ailleurs de la bonté divine. D'ailleurs, la main sur la conscience, s'il y en a un, je ne crois pas l'avoir mérité. Un peu de purgatoire serait peut-être juste. J'en accepterais la chance puisqu'il y aurait le paradis ensuite... et que de bonnes âmes me gagneraient, j'espère, des indulgences pour m'en tirer ».

Il a été plus loin. Songeant à la légion nombreuse de ceux qui sur le lit de mort revinrent à une Église longtemps

outragée, il écrivit ces lignes, sur le sens desquelles les louanges de l'Éternel qui les suivent ne doivent pas nous aveugler : « Si un tel sort m'était réservé, je proteste d'avance contre les faiblesses qu'un cerveau ramolli pourrait me faire dire ou signer. C'est Renan, sain d'esprit et de cœur, comme je le suis aujourd'hui, ce n'est pas Renan à moitié détruit par la mort et n'étant plus lui-même... que je veux qu'on croie et qu'on écoute ».

Espérons pour lui que Notre-Seigneur Jésus-Christ dont l'attachante physionomie l'a si longtemps fasciné n'aura pas obéi, Lui, à cette injonction blasphématoire.

R. LANGE, S. I.